

Imprensa Nacional
Biblioteca Machado de Assis



B0015627

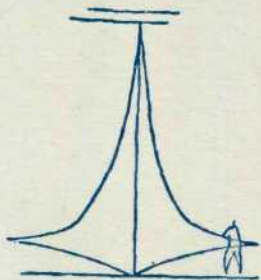
Catálogo

F
923.244
M259

BRASÍLIA

NA PALAVRA DE

ANDRÉ MALRAUX

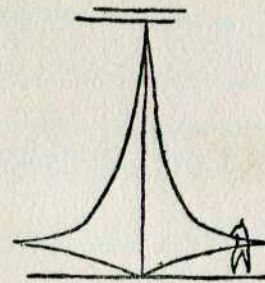


RIO DE JANEIRO

1959

F 350.003 5
M259b

BRASÍLIA
NA PALAVRA DE
ANDRÉ MALRAUX

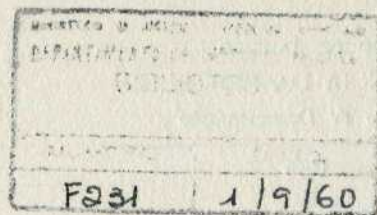


E 350.003 5
M 259 4

B0015627

RIO DE JANEIRO
PRESIDÊNCIA DA REPÚBLICA
Serviço de Documentação

1959



Estampa-se aqui o memorável discurso que, como Ministro dos Assuntos Culturais da França, proferiu em Brasília, a 24 de agosto de 1959, o Senhor André Malraux.

O texto original, em francês, é seguido da tradução portuguesa.

Em folheto separado publicar-se-ão, com o texto francês, as versões castelhana e inglesa, para divulgação no exterior.

OBRAS PUBLICADAS PELO SERVIÇO DE DOCUMENTAÇÃO
DA PRESIDÊNCIA DA REPÚBLICA

- Juscelino Kubitschek de Oliveira, Discursos — 1956, Rio de Janeiro, 1958, 425 p.
- Juscelino Kubitschek de Oliveira, Discursos — 1957, Rio de Janeiro, 1958, 303 p.
- Juscelino Kubitschek de Oliveira, Discursos — 1958, Rio de Janeiro, 1959, 532 p.
- Imigração sem Preconceitos, Rio de Janeiro, 1958, 27 p.
- Programa de Metas, Rio de Janeiro, 1958, 96 p.
- Programa de Metas — II —, Rio de Janeiro, 1959, 98 p.
- Campina Grande — Missão Cumprida, Rio de Janeiro, 1958, 51 p.
- Brasília e a Opinião Mundial — I —, Rio de Janeiro, 1958, 63 p.
- Brasília e a Opinião Mundial — II —, Rio de Janeiro, 1959, 56 p.
- Operação Pan-Americana — I —, Rio de Janeiro, 1958, 79 p.
- Operação Pan-Americana — II —, Rio de Janeiro, 1958, 110 p.
- Operação Pan-Americana — III —, Rio de Janeiro, 1958, 110 p.
- Operação Pan-Americana — IV —, Rio de Janeiro, 1959, 153 p.
- Operación Panamericana — I —, Rio de Janeiro, 1958, 79 p.
- Operación Panamericana — II —, Rio de Janeiro, 1958, 108 p.
- Operación Panamericana — III —, Rio de Janeiro, 1958, 110 p.
- Operación Panamericana — IV —, Rio de Janeiro, 1959, 168 p.
- Brasil-Itália — Visita do Presidente Gronchi — Rio de Janeiro, 1958, 179 p.
- Meta 27 — Indústria Automobilística — Rio de Janeiro, 1958, 89 p.
- Bernardo Sayão — Bandeirante Moderno, Rio de Janeiro, 1959, 180 p.
- Brasil-Argentina — Visita do Presidente Frondizi — Rio de Janeiro, 1959, 64 p.
- Síntese Cronológica — 1956, Rio de Janeiro, 1959, 378 p.
- Síntese Cronológica — 1957, Rio de Janeiro, 1959, 500 p.
- II Encontro dos Bispos do Nordeste, Rio de Janeiro, 1959, 116 p.
- Programa de Metas del Presidente Juscelino Kubitschek, Rio de Janeiro, 1959, 92 p.
- Brasília e a Opinião Mundial — III, Rio de Janeiro, 1959, 48 p.
- Síntese Cronológica — 1958 — I, Rio de Janeiro, 1959, 410 p.
- Síntese Cronológica — 1958 — II, Rio de Janeiro, 1959, 432 p.

SUMÁRIO

Texto original francês	9
Versão portuguesa	17

Permettez-moi de vous remercier tout d'abord des paroles que vous venez de consacrer à mon pays, au Général de Gaulle et à moi-même. Si le lien qui unit le Brésil à la France avait besoin de preuves, il ne pourrait en recevoir de plus éclatantes que l'accueil si chaleureux que je rencontre depuis hier, et la présence du Président de la République à cette cérémonie.

La France pense, elle aussi, que les relations entre le Brésil et l'Europe, imposées par la nature même de la civilisation qui est en train de naître sous nos yeux, vont dépasser de loin ce que, dans divers domaines, on appelait naguère des échanges. Que l'établissement d'un plan mondial d'exploitation des richesses naturelles au bénéfice des nations qui les possèdent et d'elles seules, doit devenir l'un des desseins majeurs du siècle. Et qu'à la lutte épique contre la terre, l'homme doit donner enfin des formes dignes de lui. C'est cette dernière exigence, que symbolise notre présence ici. Monsieur le Président de la République, comme la symbolise cette ville elle-même.

Au cours de leur développement, les grandes nations ont souvent trouvé leur symbole, et sans doute Brasilia est-elle un symbole de cette sorte. Presque toutes les grandes villes s'étaient développées d'elles-mêmes, autour d'un lieu privilégié. Que l'histoire,

aujourd' hui, regarde avec nous les premiers surgissements d'une ville appelée par la seule volonté humaine ! Si renaît la vieille passion des devises sur les monuments, on écrira sur ceux qui vont naître ici : «Audace, énergie, confiance». Ce n'est pas votre devise officielle, mais c'est peut-être celle que vous donnera la postérité.

Vous savez, comme le savent tous les artistes mais comme le savent moins bien les gouvernements, que les formes de l'art appelées à demeurer dans la mémoire des hommes sont des formes *inventées*. Dans cette ville surgie de la volonté d'un homme et de l'espoir d'une nation, comme les métropoles antiques surgirent de la volonté impériale de Rome ou des héritiers d'Alexandre, le Palais de l'Alvorada que vous avez édifié, la cathédrale que vous projetez, apportent quelques unes des formes les plus hardies de l'architecture, et, devant l'ébauche de la Brasilia future, nous savons que la ville entière sera la ville la plus audacieuse qu'ait conçue l'Occident. Au nom de tant de monuments illustres qui emplissent notre mémoire, soyez remerciés d'avoir fait confiance à vos architectes pour créer la ville, et à votre peuple pour l'aimer !

Cette audace, nous savons combien certains la craignent, même parmi vos amis. Mais s'ils ne se méprennent pas à l'éclatante originalité de ces projets, peut-être se méprennent-ils à ce qui fait leur valeur historique décisive. Il est temps de comprendre que ce qui commence à s'élever devant nous, c'est la première des capitales de la nouvelle civilisation.

L'architecture moderne était, jusqu'ici, une architecture d'édifices. Elle a créé *des maisons*, même si ces maisons dressent à la proue de New-York leur hérissément de tours. Qu'elle dût dépasser quelque jour cet individualisme épique — car la cité n'est pas seulement une agglomération de maisons — aucun de ses historiens n'en doutait. Mais presque tous pensaient que la plus grande architecture, celle qui crée les villes et non les immeubles, naîtrait en l'Union Soviétique, — et elle est en train de surgir ici.

Car ici, vont paraître les premières grandes *perspectives* de l'architecture moderne, que notre siècle ne connaissait pas encore. Ce qui veut dire que cette «architecture debout» va subir une métamorphose fondamentale, annoncée confusément par celle de l'Europe, de l'Afrique du Nord, par la vôtre. C'est la reconquête du gratte-ciel par le soleil; c'est avant tout la résurrection du lyrisme architectural né avec le monde hellénistique, qui faisait rêver César à Alexandrie. Et devant la décision par laquelle le génie brésilien continue à la fois les perspectives de la Grèce, de la Rome pontificale, de Versailles et du Paris napoléonien, nous pensons que le mot si confus de latinité a peut-être au moins un sens précis : celui de fraternité.

Allons plus loin. «Pour que Brasilia devienne une véritable capitale, écrit Lucio Costa, son planificateur doit être imprégné d'une dignité, d'une noblesse d'intention d'ou résulte le sens de l'ordre, de l'utilité et de la proportion qui seul peut donner au projet entier la qualité monumentale désirée”.

Mais quelle *ville* moderne, jusqu'ici, s'était souciee de cette dignité, de cette noblesse d'intention ? Ce qui entre en jeu est immense : il s'agit, en mettant l'architecture au service de la nation, de lui rendre une part de son âme, qu'elle avait perdue. Elle y aspirait ? Peut-être. L'honneur du Brésil est de ne pas se contenter d'y aspirer. L'architecture avait eu pour oeuvres capitales les temples et les cathédrales; plus les palais, lorsque l'époque des Grandes Monarchies donna aux palais des rois une signification qui n'était pas seulement celle du luxe. La limite de l'architecture moderne est d'être au service de la puissance économique ou de l'individu; le seul admirable ensemble architectural des Etats-Unis, le Centre Rockefeller, n'est pas élevé à la gloire d'une puissance du pétrole, mais à la gloire de la solidarité humaine, de la science et de l'esprit. Vous concevez la ville comme un immense ensemble, et dès l'origine vous exigez que les édifices y expriment une signification. C'est pourquoi Lucio Costa termine ainsi: "La ville ne sera pas seulement la résidence du gouvernement et de l'administration, mais encore un des centres culturels majeurs du pays»: Cette Brasilia sur son plateau géant, c'est un peu l'Acropole sur son rocher... Salut, capitale intrépide, qui rappelle au monde que les monuments sont au service de l'esprit !

L'esprit que cette ville appelle, elle en est née à maints égards, car la noblesse à laquelle se réfèrent ses fondateurs plonge dans le temps de profondes racines. Mais elle en appelle la métamorphose. Jusqu'à nous, le cortège des grands fantômes du passé formait une lignée. L'Occident était l'héritier de la Bible et

des Anciens. La découverte des civilisation ensevelies, celle des moyens de diffusion de la peinture et de la musique, font de nous les premiers héritiers de toute la terre. Une nouvelle civilisation s'élabore, et la culture qu'elle appelle est aujourd'hui l'enjeu de toutes les forces de l'esprit. Et l'objet capital de cette culture, c'est une notion de l'homme sans laquelle la nouvelle civilisation ne pourrait vivre : il n'y a pas de civilisation sans âme.

Chacune des grandes religions avait apporté une notion fondamentale de l'homme, et notre temps s'efforce passionnément de donner forme au fantôme que leur a substitué le siècle des machines. D'autant plus passionnément, qu'avec les camps d'extermination, avec la menace atomique, l'ombre de Satan a reparu sur le monde, en même temps qu'elle réapparaissait dans l'homme; la psychanalyse redécouvre les démons, pour les réintégrer en lui. Mais dans un monde sans clef, où le Mal devient une énigme fondamentale, le moindre sacrifice, le moindre chef-d'oeuvre, le moindre acte de pitié ou d'héroïsme, posent une énigme aussi fascinante que celle du supplice de l'enfant innocent qui obsédait Dostoievsky, que tous les pauvres yeux humains qui découvrirent une chambre à gaz avant de se fermer à jamais : l'existence de l'amour, de l'art ou de l'héroïsme n'est pas moins mystérieuse que celle du mal. Peut-être l'aptitude de l'homme à les concevoir et à les maintenir invinciblement est-elle une de ses *composantes* comme l'est l'aptitude à l'intelligence, et le but de notre civilisation, dans l'ordre de l'esprit, de-

vient-il, après les techniques qui réintègrent les démons dans l'homme, de chercher celles qui y réintégreraient les dieux.

Mais la reconquête de la grandeur oubliée prend la forme que lui donne ceux qui l'assurent. Car chaque nation l'assure à sa manière — et tend à se grouper, non avec toutes les autres, mais avec quelques parentes, en de vastes aires culturelles. Sans doute la nouvelle civilisation connaîtra-t-elle en Occident, outre sa forme russe, deux grandes formes qui correspondront, en gros, aux aires catholique et protestante. De chacune de ces formes, du nouveau type d'homme qu'elle suscitera, je dis ici, comme à Athènes : ils appartiennent à tous ceux qui auront choisi de les créer ensemble : l'esprit ne connaît pas de nations mineures, il ne connaît que des nations fraternelles — et des vainqueurs sans vaincus.

La culture trouve là son rôle irremplaçable. Par la connaissance, mais aussi par d'autres voies plus secrètes. La culture, ce n'est pas seulement de connaître Shakespeare, Victor Hugo, Rembrandt ou Bach : c'est d'abord de les aimer. Il n'y a pas de vraie culture sans communion, et peut-être son domaine le plus profond et le plus mystérieux est-il la *présence*, dans notre vie, de ce qui devrait appartenir à la mort. La culture du nouveau monde latin — qui n'est pas seulement le grand et vieux monde méditerranéen, qui n'est pas seulement l'Amérique latine, — sera, comme toutes les vraies cultures, une culture conquise. Ce qu'elle doit conquérir pour créer son type d'homme exemplaire et

modeler son nouveau passé, c'est la présence, en elle, de toutes les formes d'art, d'amour, de grandeur et de pensée qui, au cours des millénaires, ont successivement permis à l'homme *d'être moins esclave* : le domaine qui unit au fond de notre mémoire, sous l'immense indifférence des nébuleuses, les silhouettes invincibles, et jadis ennemies, des pêcheurs de Tibériade et des bergers d'Arcadie... Le plus sanglant empire du monde, l'empire assyrien, laisse dans notre mémoire la majesté de sa *Lionne blessée* : s'il existe un art des camps d'extermination, il n'exprimera pas les bourreaux, il exprimera les martyrs. «Lève-toi, Lazare» ! Nous ne savons pas ressusciter le corps, mais nous commençons à savoir ressusciter les rêves, et ce que vous propose aujourd'hui la France, c'est que pour nous tous, la culture soit la résurrection de la noblesse du monde.

Sachons-nous unis par un avenir fraternel plus encore que par un passé commun. Vous avez eu raison, aux heures les plus sombres, de ne pas désespérer de nous, puisqu'aujourd'hui le Général de Gaulle, qui a trouvé toutes les blessures de mon pays dans son héritage, retrouve malgré ces blessures le langage séculaire de la France, pour rappeler au monde que «c'est l'homme, qu'il s'agit de sauver». Car la culture a deux infranchissables frontières : la servitude et la faim. Pussions-nous contribuer à les effacer, pussions-nous créer une civilisation qui ressemble à notre espoir, et qui, la première, mette toutes les grandes oeuvres de l'humanité au service de tous les hommes qui les appellent.

Vous avez prononcé ici, Monsieur le Président de la République, des paroles que connaissent beaucoup d'entre nous : «De ce haut plateau central, de cette solitude qui sera bientôt le cerveau d'où partiront les hautes décisions nationales, je jette un regard, une fois de plus, sur l'avenir de mon pays et j'entrevois cette aurore avec une foi inébranlable et une confiance sans limite dans la grandeur de son destin». Lorsque je contemple à mon tour ce lieu qui n'est déjà plus une solitude, j'y évoque les drapeaux que le Général de Gaulle remit, le 14 Juillet, aux chefs des états de la Communauté franco-africaine, et le solennel cortège d'ombres des morts illustres de la France, que vous aimez parce que leurs noms appartiennent à la générosité du monde. Et dans leur grande nuit funèbre, un murmure de gloire accompagne le battement des forges qui saluent votre audace, votre confiance, et le destin du Brésil, tandis que s'élève la capitale de l'espoir.

Seja-me permitido agradecer inicialmente as palavras que acabais de consagrar a meu país, ao general De Gaulle e a mim mesmo. Se o vínculo que une o Brasil à França carecesse de provas, não as haveria mais evidentes que a acolhida tão calorosa que me tributam desde ontem e a presença do presidente da República nesta cerimônia. Também a França considera que as relações entre o Brasil e a Europa, impostas pela própria natureza da civilização que vai nascendo aos nossos olhos, ultrapassarão o antigo conceito de intercâmbio em suas diferentes modalidades; que o estabelecimento de um plano mundial de exploração das riquezas naturais em proveito das nações que as detêm e somente destas deve constituir um dos objetivos primordiais deste século; e que, à sua luta épica contra a terra, o homem deve afinal dar formas dignas de si mesmo. É esta última exigência a que simboliza nossa presença aqui, senhor presidente da República, como o simboliza também esta própria cidade. No processo de seu desenvolvimento, muita vez as grandes nações encontraram o seu símbolo e, indubitavelmente, Brasília é um símbolo desse gênero. Quase todas as grandes cidades haviam-se desenvolvido por si mesmas, em volta de um lugar privilegiado. Que hoje a História contemple conosco o despontar das primeiras edificações de uma cidade feita surgir unicamente pela von-

tade humana! Se renascer a velha paixão das inscrições nos monumentos, gravar-se-á sobre os que aqui vão nascer: "Audácia, energia, confiança". Não se trata de vossa divisa oficial, mas talvez da que vos dará a posteridade.

Sabeis — como o sabem todos os artistas, mas como os governos não o sabem tão bem — que as formas de arte destinadas a perpetuar-se na memória dos homens são formas "inventadas". Nesta cidade que tem sua origem na vontade de um homem e na esperança de uma Nação, como as antigas metrópoles surgiram da vontade imperial de Roma ou dos herdeiros de Alexandre, o Palácio da Alvorada que edificastes, a catedral que haveis projetado nos trazem algumas das formas mais arrojadas da arquitetura, e, ante os esboços da futura Brasília, percebemos que a cidade inteira será a mais ousada que jamais o Ocidente haja concebido. Em nome de tantos monumentos ilustres que povoam nossa memória, graças vos sejam dadas por haverdes depositado confiança em vossos arquitetos para criar a cidade e em vosso povo para que lhe tenha amor. Tal ousadia, sabemos como alguns a temem, mesmo dentre amigos vossos. Mas se eles não se enganam quanto à resplendente originalidade desses projetos, é possível que apreendam mal o que lhes confere decisivo valor histórico. E' chegada a hora de compreender que a obra que começa a erguer-se diante de nós é a primeira das capitais da nova civilização.

Até agora, a arquitetura moderna era uma arquitetura de edifícios. Tinha criado «casas», mesmo quando tais casas, como em Nova Iorque, se aprumam num

erçamento de torres. Que ela devesse um dia superar este épico individualismo — já que, a cidade não é apenas um conglomerado de casas — não oferecia dúvidas para nenhum dos seus historiadores. Quase todos, porém, julgavam que a arquitetura em escala maior, a que cria cidades e não edifícios, iria nascer na União Soviética — eis contudo que está a surgir neste local.

Com efeito, vão configurar-se aqui as primeiras grandes perspectivas da arquitetura moderna, ainda desconhecidas para o nosso século. Vale dizer que essa "arquitetura erecta" vai sofrer fundamental metamorfose, anunciada confusamente pela da Europa, da África do Norte, pela vossa. E' a reconquista do arranha-céu pelo solo; trata-se, antes de mais nada, da ressurreição do lirismo arquitetônico, nascido com o mundo helenístico e objeto dos devaneios de César em Alexandria. E, diante da decisão graças à qual o gênio brasileiro se faz a um tempo sucessor das perspectivas da Grécia, da Roma pontifícia, de Versalhes e do Paris napoleônico, pensamos que esse vocábulo tão confuso, "latinitude", tem pelo menos uma acepção precisa: a de «fraternidade».

Vamos mais longe. «Para que Brasília se torne uma verdadeira Capital — escreve Lúcio Costa — o seu planificador deve impregnar-se de uma dignidade, de uma nobreza de intenção donde resulte o senso da ordem, da utilidade e da proporção, único capaz de dar ao projeto inteiro a monumentalidade desejada».

Mas que «cidade» moderna se preocupara, até agora, com tal nobreza de intenção? O que entra em jogo é

imenso: trata-se, ao pôr a arquitetura ao serviço da Nação, de restituir-lhe parte da alma, que perdera. Era isso aspiração sua? Quem sabe. O título de honra do Brasil está em não se contentar com a simples aspiração.

A arquitetura tivera, como obras capitais, os templos e as catedrais; mais tarde, os palácios, quando a época das Grandes Monarquias atribuiu às moradas reais um significado que transcendia o do luxo.

O limite da arquitetura moderna é o de estar a serviço do poderio econômico ou do indivíduo. Um único e admirável conjunto arquitetônico dos Estados Unidos — o Centro Rockefeller — não se elevou à glória de uma potência do petróleo e, sim, à glória da solidariedade humana, da ciência e do espírito. Concebeis a cidade como um imenso conjunto e, desde a origem, exigis que os edifícios nêle assumam determinada significação. Eis porque Lúcio Costa assim conclui: «A cidade não será apenas a sede do govêrno e da administração, mas ainda um dos maiores centros culturais do país». Esta Brasília sôbre o seu gigantesco planalto é de certo modo a Acrópole sôbre o seu rochedo... Salve, capital intrépida, que recordas ao mundo estarem os teus monumentos ao serviço do espírito!

O espírito que esta cidade evoca é o que sob muitos aspectos a fêz nascer, pois a nobreza a que se referem os seus fundadores mergulha profundas raízes no tempo. Mas ela evoca a própria metamorfose. Até nós outros, o cortejo dos grandes fantasmas do passado formava uma linhagem. O Ocidente era o herdeiro da Bíblia e dos Antigos. A descoberta das civilizações

sepultas, a dos meios de difusão da pintura e da música fazem de nós os primeiros herdeiros da terra inteira. Elabora-se uma nova civilização e a cultura que ela invoca é hoje o objeto em tórno do qual lutam tôdas as fôrças do espírito. E o objeto capital dessa cultura é uma noção do homem sem a qual a nova civilização não poderia viver: não há civilização sem alma.

Cada uma das grandes religiões trouxe uma noção fundamental do homem, e nosso tempo esforça-se apaixonadamente por dar forma ao fantasma que o século das máquinas colocou em seu lugar. Tanto mais apaixonadamente quanto, com os campos de exterminação, com a ameaça atômica, a sombra de Satã reapareceu sôbre o mundo, ao mesmo tempo que reaparecia no homem: a psicanálise redescobre os demônios, para reintegrá-los no indivíduo. Mas, num mundo sem chave, onde o Mal se torna fundamental enigma, qualquer sacrifício, qualquer obra prima, qualquer ato de piedade ou heroísmo propõem um enigma tão fascinante quanto o do suplício da criança inocente, obsessão de Dostoievsky: quanto o de todos os pobres olhos humanos que descortinaram uma câmara de gas antes de se fecharem para sempre: a existência do amor, da arte ou do heroísmo não é menos misteriosa que a do mal. Quiçá a aptidão do homem para concebê-los ou conservá-los invencivelmente seja uma de suas "componentes", como o é a aptidão para a inteligência; e o objetivo de nossa civilização, no âmbito do espírito, se torna, assim, depois de ter descoberto as técnicas que reintegram os demônios no homem, o de buscar as técnicas que reintegrariam nêle os deuses.

Mas a reconquista da grandeza esquecida assume a forma que lhe dão os que a asseguram. É que cada nação a preserva a seu modo — e tende a agrupar-se, não com tôdas as outras, mas com algumas afins, em vastas áreas culturais. A nova civilização se manifestará de certo no Ocidente, não só sob sua forma russa, mas sob duas grandes formas que corresponderão, «grosso modo», as áreas católicas e protestantes. De cada uma dessas formas, do novo tipo de homem por elas suscitado, posso aqui dizer, como em Atenas: pertencerão a todos os que tiverem resolvido criá-las juntamente: o espírito não conhece nações menores, conhece apenas nações fraternas — e vencedores sem vencidos.

Eis aí onde a cultura encontra seu papel insubstituível. Pelo conhecimento, mas também por outros caminhos mais secretos. A cultura não consiste somente em conhecer Shakespeare, Victor Hugo, Rembrandt ou Bach: consiste antes de mais nada em amá-los. Não há cultura verdadeira sem comunhão, e talvez seu domínio mais profundo e mais misterioso seja a «presença», em nossa vida, do que deveria pertencer à morte. A cultura do novo mundo latino — que não é apenas o grande e velho mundo mediterrâneo, que não é somente a América Latina — será, como tôdas as verdadeiras culturas, uma cultura conquistada. O que ela deve conquistar para criar seu tipo de homem exemplar e para moldar seu novo passado é a presença, em seu seio, de tôdas as formas de arte, de amor, de grandeza e de pensamento que, no curso de milênios, sucessivamente permitiram ao homem «ser menos escravo»: o domínio que une, ao fundo de nossa memória, sob a imensa indife-

rença das nebulosas, as silhuetas invencíveis e outrora inimigas dos pescadores de Tiberiade e dos pastores da Arcádia... O império mais sangrento do mundo, o império assírio, deixa em nossa memória a majestade de sua «Leoa ferida»: se há uma arte dos campos de concentração, ela não exprimirá os carrascos e sim os mártires. “Ergue-te Lázaro”. Não sabemos ressuscitar os corpos, mas começamos a saber ressuscitar os sonhos — e o que hoje vos propõe a França, é que, para todos nós, a cultura seja a ressurreição da nobreza do mundo.

Reconheçamos que nos une um futuro fraterno, mais ainda que um passado comum. Tivestes razão, nas mais sombrias horas, quando não desesperastes de nós, porquanto, hoje, o General De Gaulle, que encontrou tôdas as chagas de meu país em seu legado, reencontra, apesar dessas chagas, a linguagem secular da França, para lembrar ao mundo que “é o homem que se trata de salvar”. Porque a cultura tem duas fronteiras intransponíveis: a servidão e a fome. Que nos seja dado contribuir para apagá-las, que nos seja dado construir uma civilização que se assemelhe à nossa esperança, uma civilização que coloque tôdas as grandes obras da humanidade ao serviço de quantos homens as reclamarem!

Haveis pronunciado aqui, Sr. Presidente da República, palavras conhecidas de muitos dentre nós: «Dêste planalto central, desta solidão que será em breve o cérebro de onde partirão as altas decisões nacionais, lanço um olhar, uma vez mais, sobre o futuro de meu país e entrevejo essa alvorada com fé inquebrantável e confiança sem limites na grandeza de seu destino».

Quando, por minha vez, contemplo êste lugar que já não é uma solidão, acodem-me ao espírito as bandeiras que o general De Gaulle entregou, em 14 de julho, aos chefes dos Estados da comunidade franco-africana, e o solene cortejo de sombras dos mortos ilustres da França, que amais, porque seus nomes pertencem à generosidade do mundo. E em sua grande noite fúnebre, um murmúrio de glória acompanha o bater das forjas que saúdam vossa audácia, vossa confiança e o destino do Brasil, enquanto se vai erguendo a capital da esperança.

DEPARTAMENTO DE IMPRENSA NACIONAL
Rio de Janeiro — Brasil — 1959